



## Albert CAMUS (1913-1960)

*Je ne partirai jamais du principe que la vérité chrétienne est illusoire, mais seulement de ce fait que je n'ai pu y entrer<sup>1</sup>.*

*Je ne crois pas assez à la raison pour croire en un système, ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment on peut se conduire quand on ne croit ni en Dieu, ni en la raison<sup>2</sup>.*

### Une incroyance passionnée

Les chrétiens ont vu la disparition brutale de Camus dans un accident d'automobile comme celle d'un compagnon fraternel. « L'enfant perdu du christianisme ». Son mémoire de maîtrise en philosophie avait comme sujet les rapports entre la pensée chrétienne et l'hellénisme, une analyse des œuvres de saint Augustin. Les héros de *La Peste* pouvaient apparaître comme des personnages habités d'un humanisme tragique et serein, ou s'alliaient l'amitié généreuse, la lucidité exigeante, l'entier dévouement envers les habitants d'Oran, envahi par les rats et par la mort ?

Sa pensée philosophique a pu l'apparenter aux existentialistes chrétiens, mais certainement pas à celui de Sartre.

La trace du Christianisme est plus qu'évidente dans son œuvre. Les emprunts à la Bible se retrouvent jusque dans les titres choisis (*Les Justes, L'Exil et Le Royaume, La Chute*). Quant aux pièces qu'il mit en scène, elles font aussi écho aux grandes œuvres d'inspiration chrétienne, *La Dévotion à la Croix* ou *Les Possédés*.

Mais Camus n'est pas un chrétien qui s'ignore, il est un humaniste athée qui a reconnu et accepté l'héritage culturel du monde hellénique et chrétien. Mais uniquement en tant qu'héritage culturel. Il a la foi des athées. Il restera imperméable à la Grâce et à l'Espérance et toute son œuvre témoigne soit d'un désintéret, soit d'un rejet de Dieu. A Tipasa, à Djemila, comme à Florence ou à Assise, son ciel est vide et le royaume est de ce monde. La justice est ici et maintenant. D'où sa révolte et le sentiment aigu de cette « face rongée » des choses et de l'histoire.

*« Je ne suis pas chrétien. Je suis né pauvre, sous un ciel heureux, dans une nature avec laquelle on sent un accord, non une hostilité. Je n'ai donc pas commencé par le déchirement, mais par la plénitude. Ensuite... Mais je me sens un cœur grec. Et qu'y a-t-il donc dans l'esprit grec que le christianisme ne puisse admettre ? Beaucoup de choses, mais ceci en particulier: les Grecs ne niaient pas les dieux, mais ils leur mesuraient leur part »<sup>3</sup>.*

La tuberculose va créer chez lui une peur physique de l'anéantissement, interrompant brusquement tous ses rêves d'étudiant ambitieux et de jeune homme sportif. La mort devint une sorte d'obsession comme chez Caligula qui s'aperçoit que « les hommes meurent et ne sont pas heureux ». La genèse de la notion « d'absurde » analysé dans *Le Mythe de Sisyphe* et *L'Homme révolté* est sans doute là tout entière.

### De l'Absurde à la Révolte

Quelle réponse donner lorsqu'on refuse celle d'un Dieu qui donnerait sens à l'existence et quant

---

<sup>1</sup> Actuelles I, in *Essais*, Gallimard, La Pléiade, 1965, p. 371.

<sup>2</sup> Interview (1945) in *Essais, op. cit.*, p. 1427.

<sup>3</sup> Actuelles I, interview, in *Essais*, Gallimard, La Pléiade, 1965, p. 380.

on veut à tout prix maintenir l'idée de l'irrationalité de l'univers?

« Il s'agissait précédemment de savoir si la vie devait avoir un sens pour être vécue ; il apparaît ici, au contraire, qu'elle sera d'autant mieux vécue qu'elle n'aura pas de sens. Vivre une expérience, un destin, c'est l'accepter pleinement »<sup>4</sup>.

Il y a obligation de se battre pour plus de justice; par exemple, le combat que mènent Rieux, Tarrou, Rambert dans *La Peste*, est une lutte entreprise sans Dieu, justifiée par eux seuls. C'est dans une fraternité tragique que les héros puisent leurs raisons d'agir. L'Homme désespéré ne veut pas une « autre vie », mais « une plus grande vie ». La « mort de Dieu » invite alors à un dépassement. Tarrou prône un idéal de sainteté sans Dieu et semble proposer à son action une fin qui dépasse l'horizon humain, Rieux, qui se méfie des idéaux, se consacre à sa tâche par simple « honnêteté ». Il s'agit de servir l'humanité en dehors de toute idée de « salut ». Le refus de toute transcendance et la confiance raisonnée dans le pouvoir qu'a l'homme de semer dans le monde plus de justice et de bonheur, tels sont les traits de l'humanisme camusien

Le christianisme est conçu par lui comme une tentative pour répondre « à tous les Caïn du monde en adoucissant la figure de Dieu », le Christ n'est pour lui qu'un homme mort cloué sur une croix, « un Innocent de plus ». L'humanisme de Camus tourne le dos à l'idée de « péché ».

### Le Mal, l'objection majeure

Le problème du Mal est le dilemme sur lequel, toute sa vie, Camus a buté : soit le monde est absurde et Dieu n'existe pas, soit le monde est absurde, Dieu existe et c'est Lui qui est alors mauvais. Ce refus d'une injustice fondamentale qui frappe l'innocent n'est pas nouvelle: Camus l'emprunte aux penseurs du XVIIIe siècle et à Dostoïevski surtout, dans *Les Frères Karamazov*. Dans *La Peste*, avec la mort tragique du fils Othon, mais aussi dans *La Chute*, Camus crie sa révolte, comme Ivan<sup>5</sup>: « Je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où les enfants sont torturés », s'écrie Rieux; A aucun moment, Camus ne conçoit que les liens avec Dieu puissent être fondés sur l'amour et la liberté, que Dieu est innocent du Mal et que le Christ n'est pas une victime de plus, mais le Dieu s'incarnant pour assumer toute la condition humaine afin de la transfigurer.

La révolte bute inlassablement contre le Mal, à partir duquel il ne lui reste plus qu'à prendre un nouvel élan. L'Homme peut maîtriser en lui tout ce qui doit être ; il peut réparer dans la création tout ce qui peut l'être. Après quoi, les enfants mourront toujours injustement, même dans la société parfaite. Dans son plus grand effort, l'homme ne peut que se proposer de diminuer arithmétiquement la douleur du monde. Mais l'injustice et la souffrance demeureront et, si limitées soient-elles, elles demeureront le scandale. Le « Pourquoi » de Karamazov continuera de retentir<sup>6</sup>.

Mais, si Camus ne se tourne finalement pas vers Dieu, il est indéniable que son regard sur la foi s'approfondit, en dépassant les aspects romantiques de la révolte, pour mieux pressentir que l'acte de foi est moins une consolation qu'un pari héroïque.

Mais je réfléchirais avant de dire que la Foi chrétienne est une démission. Peut-on écrire ce mot pour un saint Augustin ou un Pascal ?

L'honnêteté consiste à juger une doctrine par ses sommets, non par ses sous-produits. Et, du reste, bien que je sache peu sur ces choses, j'ai l'impression que la foi est moins une paix qu'une espérance

<sup>4</sup> *Le mythe de Sisyphe*, in *Essais, Ibid.*, p. 138.

<sup>5</sup> Cf. chapitre sur Dostoïevski.

<sup>6</sup> *L'Homme révolté*, in *Essais, op. cit.*, p. 705-706.

## Corpus de textes

### Texte A Mon royaume tout entier est de ce monde

*La beauté du ciel et de la mer, la courbe d'une colline, le vent du désert à Djemila, le corps d'une femme, les odeurs d'absinthe et de sel, voilà les clés du Royaume chez Camus. A l'école des Nourritures Terrestres de Gide, le jeune homme se veut seulement « enfant de cette terre »; sa religion n'est qu'une joie intense de vivre et de sentir. Dans Noces (1936), il célèbre cette étreinte avec le monde en un chant d'admiration, d'amour et d'extase. Evidemment, il y a l'envers du décor: aux noces sensuelles et éblouissantes avec la terre, s'opposent la pourriture et la misère; même le soleil d'Afrique parle de la mort. Il y a bien deux musiques, deux couleurs dans Noces, comme un mélange de néant et de lumière vive.*

Si je refuse obstinément tous les « plus tard » du monde, c'est qu'il s'agit aussi bien de ne pas renoncer à ma richesse présente. Il ne me plaît pas de croire que la mort ouvre sur une autre vie. Elle est pour moi une porte fermée. Je ne dis pas que c'est un pas qu'il faut franchir: mais que c'est une aventure horrible et sale. Tout ce qu'on me propose s'efforce de décharger l'homme du poids de sa propre vie. Et devant le vol lourd des grands oiseaux dans le ciel de Djemila, c'est justement un certain poids de vie que je réclame et que j'obtiens. Être entier dans cette passion passive et le reste ne m'appartient plus. J'ai trop de jeunesse en moi pour pouvoir parler de la mort. Mais il me semble que si je le devais, c'est ici que je trouverais le mot exact qui dirait, entre l'horreur et le silence, la certitude consciente d'une mort sans espoir [...].

Ce qui m'étonne toujours, alors que nous sommes si prompts à raffiner sur d'autres sujets, c'est la pauvreté de nos idées sur la mort. C'est bien ou c'est mal. J'en ai peur ou je l'appelle (qu'ils disent). Mais cela prouve aussi que tout ce qui est simple nous dépasse. Qu'est-ce que le bleu et que penser du bleu ? C'est la même difficulté pour la mort. De la mort et des couleurs, nous ne savons pas discuter. Et pourtant, c'est bien l'important cet homme devant moi, lourd comme la terre, qui préfigure mon avenir. Mais puis-je y penser vraiment ? Je me dis: je dois mourir, mais ceci ne veut rien dire, puisque je n'arrive pas à le croire et que je ne puis avoir que l'expérience de la mort des autres. J'ai vu des gens mourir. Surtout, j'ai vu des chiens mourir. C'est de les toucher qui me bouleversait. Je pense alors: fleurs, sourires, désirs de femmes, et je comprends que toute mon horreur de mourir tient dans ma jalousie de vivre. Je suis jaloux de ceux qui vivront et pour qui fleurs et désirs de femmes auront tout leur sens de chair et de sang. Je suis envieux parce que j'aime trop la vie pour ne pas être égoïste. Que m'importe l'éternité.

*Noces, Le vent à Djemila, Essais, in Pléiade, NRF, Gallimard, 1965, p. 63-65.*

### 2/ Aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de femme

*Meursault est condamné à mort, moins d'ailleurs pour avoir tué un Arabe dans la fixité tragique de Midi que pour ne pas avoir pleuré à l'enterrement de sa mère, ni s'être conformé aux règles sociales et morales. Victime de son refus des convenances, de son « indifférence », de la tragédie solaire qui a tout fait vaciller et de l'injustice de la justice, il accepte cependant son destin absurde et sa condamnation comme Sisyphe, obligé de rouler à jamais son rocher. L'aumônier de la prison vient lui rendre visite, une dernière fois, avant l'exécution, mais Meursault refuse de se convertir. Purgé de tout espoir, fort d'avoir su repousser l'angoisse, il accepte son sort et goûte, avec stoïcisme et lucidité, l'indifférence du ciel étoilé et les rumeurs du port d'Alger... Meursault est-il le « seul Christ de notre*

*temps », comme l'affirmait Camus?*

C'est à ce moment précis que l'aumônier est entré. Quand je l'ai vu, j'ai eu un petit tremblement. Il s'en est aperçu et m'a dit de ne pas avoir peur. Je lui ai dit qu'il venait d'habitude à un autre moment. Il m'a répondu que c'était une visite toute amicale qui n'avait rien à voir avec mon pourvoi dont il ne savait rien. Il s'est assis sur ma couchette et m'a invité à me mettre près de lui. J'ai refusé. Je lui trouvais tout de même un air très doux.

Il est resté un moment assis, les avant-bras sur les genoux, la tête baissée, à regarder ses mains. Elles étaient fines et musclées, elles me faisaient penser à deux bêtes agiles. Il les a frottées lentement l'une contre l'autre. Puis il est resté ainsi, la tête toujours baissée, pendant si longtemps que j'ai eu l'impression, un instant, que je l'avais oublié.

Mais il a relevé brusquement la tête et m'a regardé en face: « Pourquoi, m'a-t-il dit, refusez-vous mes visites ? » J'ai répondu que je ne croyais pas en Dieu. Il a voulu savoir si j'en étais bien sûr et j'ai dit que je n'avais pas à me le demander: cela me paraissait une question sans importance. Il s'est alors renversé en arrière et s'est adossé au mur, les mains à plat sur les cuisses. Presque sans avoir l'air de me parler, il a observé qu'on se croyait sûr, quelquefois et, en réalité, on ne l'était pas. Je ne disais rien. Il m'a regardé et m'a interrogé: « Qu'en pensez-vous ? » J'ai répondu que c'était possible. En tout cas, je n'étais peut-être pas sûr de ce qui m'intéressait réellement, mais j'étais tout à fait sûr de ce qui ne m'intéressait pas. Et justement, ce dont il me parlait ne m'intéressait pas.

Il a détourné les yeux et, toujours sans changer de position, m'a demandé si je ne parlais pas ainsi par excès de désespoir. Je lui ai expliqué que je n'étais pas désespéré. J'avais seulement peur, c'était bien naturel. « Dieu vous aiderait alors, a-t-il remarqué. Tous ceux que j'ai connus dans votre cas se retournaient vers lui. » J'ai reconnu que c'était leur droit. Cela prouvait aussi qu'ils en avaient le temps. Quant à moi, je ne voulais pas qu'on m'aïdât et justement le temps me manquait pour m'intéresser à ce qui ne m'intéressait pas [...].

Il est resté assez longtemps détourné. Sa présence me pesait et m'agaçait. J'allais lui dire de partir, de me laisser, quand il s'est écrié d'un coup avec une sorte d'éclat, en se retournant vers moi: « Non, je ne peux pas vous croire. Je suis sûr qu'il vous est arrivé de souhaiter une autre vie. » Je lui ai répondu que naturellement, mais cela n'avait pas plus d'importance que de souhaiter d'être riche, de nager très vite ou d'avoir une bouche mieux faite. C'était du même ordre. Mais lui m'a arrêté et il voulait savoir comment je voyais cette autre vie. Alors, je lui ai crié: « Une vie où je pourrais me souvenir de celle-ci », et aussitôt je lui ai dit que j'en avais assez. Il voulait encore me parler de Dieu, mais je me suis avancé vers lui et j'ai tenté de lui expliquer une dernière fois qu'il me restait peu de temps. Je ne voulais pas le perdre avec Dieu. Il a essayé de changer de sujet en me demandant pourquoi je l'appelais « Monsieur » et non pas « Mon Père ». Cela m'a énervé et je lui ai répondu qu'il n'était pas mon père: il était avec les autres.

- Non, mon fils, a-t-il dit en mettant la main sur mon épaule. Je suis avec vous. Mais vous ne pouvez pas le savoir parce que vous avez un cœur aveugle. Je prierai pour vous.

Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi, je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et le lui ai dit de ne pas prier. Je l'avais pris par le collet de sa soutane. Je déversais sur lui tout le fond de mon cœur avec des bondissements mêlés de joie et de colère. Il avait l'air si certain, n'est-ce pas ? Pourtant, aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de femme.

*L'Étranger in Théâtre, récits, nouvelles, Gallimard, La Pléiade, 1962, p. 1205-1208 ; rééd. 1974, p. 1207-1210.*

### **3/ Je n'ai rien à faire des idées ou de l'éternel !**

Le Mythe de Sisyphe (1943), dernier volet sous forme d'essai d'un triptyque, après *Caligula* (théâtre) et *L'Étranger* (roman), contient la réflexion de Camus sur « l'absurde », ce non-sens que l'homme éprouve de toutes parts. Il s'agit de maintenir à la fois la conscience et l'irrationnel; et c'est de leur confrontation que naît la seule réponse possible: la révolte. Cette révolte, sans espoir, se veut solitaire, courageuse, lucide; « l'homme absurde » devient alors Sisyphe, roulant son rocher, acceptant

*son implacable destin. « Il faut imaginer Sisyphe heureux ! » écrit Camus.*

Oui, l'homme est sa propre fin. Et il est sa seule fin. S'il veut être quelque chose, c'est dans cette vie. Maintenant, je le sais de reste. Les conquérants parlent quelquefois de vaincre et surmonter. Mais c'est toujours « se surmonter » qu'ils entendent. Vous savez bien ce que cela veut dire. Tout homme s'est senti l'égal d'un dieu à certains moments. C'est ainsi du moins qu'on le dit. Mais cela vient de ce que, dans un éclair, il a senti l'étonnante grandeur de l'esprit humain. Les conquérants sont seulement ceux d'entre les hommes qui sentent assez leur force pour être sûrs de vivre constamment à ces hauteurs et dans la pleine conscience de cette grandeur. C'est une question d'arithmétique, de plus ou de moins. Les conquérants peuvent le plus. Mais ils ne peuvent pas plus que l'homme lui-même, quand il le veut. C'est pourquoi ils ne quittent jamais le creuset humain, plongeant au plus brûlant dans l'âme des révolutions.

Ils y trouvent la créature mutilée, mais ils y rencontrent aussi les seules valeurs qu'ils aiment et qu'ils admirent, l'homme et son silence. C'est à la fois leur dénuement et leur richesse. Il n'y a qu'un seul luxe pour eux et c'est celui des relations humaines. Comment ne pas comprendre que, dans cet univers vulnérable, tout ce qui est humain et n'est que cela prend un sens plus brûlant ? Visages tendus, fraternité menacée, amitié si forte et si pudique des hommes entre eux, ce sont les vraies richesses puisqu'elles sont périssables. C'est au milieu d'elles que l'esprit sent le mieux ses pouvoirs et ses limites. C'est-à-dire son efficacité. Quelques-uns ont parlé de génie. Mais le génie, c'est bien vite dit, je préfère l'intelligence. Il faut dire qu'elle peut être alors magnifique. Elle éclaire ce désert et le domine. Elle connaît ses servitudes et les illustre. Elle mourra en même temps que ce corps. Mais le savoir, voilà sa liberté.

Nous ne l'ignorons pas, toutes les Églises sont contre nous. Un cœur si tendu se dérobe à l'éternel et toutes les Églises, divines ou politiques, prétendent à l'éternel. Le bonheur et le courage, le salaire ou la justice, sont pour elles des fins secondaires. C'est une doctrine qu'elles apportent et il faut y souscrire. Mais je n'ai rien à faire des idées ou de l'éternel. Les vérités qui sont à ma mesure, la main peut les toucher. Je ne puis me séparer d'elles. Voilà pourquoi vous ne pouvez rien fonder sur moi: rien ne dure du conquérant et pas même ses doctrines.

Au bout de tout cela, malgré tout, est la mort. Nous le savons. Nous savons aussi qu'elle termine tout. Voilà pourquoi ces cimetières qui couvrent l'Europe et qui obsèdent certains d'entre nous, sont hideux.

*Le Mythe de Sisyphe, Essais, op. cit., p. 167.*

## **7/ Paroles aux croyants**

*Il n'y a pas de place pour Dieu dans les premiers écrits de Camus: les « Noces » entre l'homme et l'univers sont la seule réalité, le bonheur n'existe pas en dehors de la courbe des jours. Mais plus tard, sa réflexion, délivrée d'un sensualisme complaisant, est aiguë par l'épreuve de la maladie, de la mort, et la découverte de la tyrannie de l'histoire. Camus lit Kierkegaard et les existentialistes chrétiens, rencontre des croyants, dont certains deviendront ses amis. Tout en restant d'une « incroyance passionnée », il a le sens du sacré hérité de l'hellénisme et le « souci » de raisons de vivre, caractéristiques d'une conscience religieuse. C'est à partir de 1944 que l'on constate vraiment les marques d'un rapprochement entre Camus et les croyants; sa conférence au couvent des Dominicains de Latour-Maubourg, à Paris, reste le meilleur document de cet échange, ouvert, mais sans concession, entre un athéisme convaincu et la révélation chrétienne.*

Puisque vous avez bien voulu demander à un homme qui ne partage pas vos convictions de venir répondre à la question très générale que vous posez au cours de ces entretiens - avant de vous dire ce qu'il me semble que les incroyants attendent des chrétiens -, je voudrais tout de suite reconnaître cette générosité d'esprit par l'affirmation de quelques principes.

Il y a d'abord un pharisaïsme laïque auquel je m'efforcerai de ne pas céder. J'appelle pharisien laïque celui qui feint de croire que le christianisme est chose facile, et qui fait mine d'exiger du chrétien, au nom d'un christianisme vu de l'extérieur, plus qu'il n'exige de lui-même. Je crois, en effet, que le chrétien a beaucoup d'obligations, mais que ce n'est pas à celui qui les rejette lui-même d'en rappeler l'existence à celui qui les a déjà reconnues. Si quelqu'un peut exiger quelque chose du chrétien, c'est le chrétien lui-même. La conclusion est que si je me permettais, à la fin de cet exposé, de revendiquer de vous quelques devoirs, il ne pourrait s'agir que des devoirs qu'il est nécessaire d'exiger de tout homme aujourd'hui, qu'il soit chrétien ou qu'il ne le soit pas.

En second lieu, je veux déclarer encore que, ne me sentant en possession d'aucune vérité absolue et d'aucun message, je ne partirai jamais du principe que la vérité chrétienne est illusoire, mais seulement de ce fait que je n'ai pu y entrer. Pour illustrer cette position, j'avouerai volontiers ceci: il y a trois ans, une controverse m'a opposé à l'un d'entre vous et non des moindres. La fièvre de ces années, le souvenir difficile de deux ou trois amis assassinés, m'avaient donné cette prétention. Je puis témoigner cependant que, malgré quelques excès de langage venus de François Mauriac, je n'ai jamais cessé de méditer ce qu'il disait. Au bout de cette réflexion, et je vous donne ainsi mon opinion sur l'utilité du dialogue croyant - incroyant, j'en suis venu à reconnaître en moi-même, et publiquement ici, que, pour le fond, et sur le point précis de notre controverse, M. François Mauriac avait raison contre moi.

Ceci dit, il me sera plus facile de poser mon troisième et dernier principe. Il est simple et clair. Je n'essaierai pas de modifier rien de ce que je pense ni rien de ce que vous pensez (pour autant que je puisse en juger) afin d'obtenir une conciliation qui nous serait agréable à tous. Au contraire, ce que j'ai envie de vous dire aujourd'hui, c'est que le monde a besoin de vrai dialogue, que le contraire du dialogue est aussi bien le mensonge que le silence, et qu'il n'y a donc de dialogue possible qu'entre des gens qui restent ce qu'ils sont et qui parlent vrai. Cela revient à dire que le monde d'aujourd'hui réclame des chrétiens qu'ils restent des chrétiens. L'autre jour, à la Sorbonne, s'adressant à un conférencier marxiste, un prêtre catholique disait en public que, lui aussi, était anticlérical. Eh bien ! je n'aime pas les prêtres qui sont anticléricaux pas plus que les philosophies qui ont honte d'elles-mêmes. Je n'essaierai donc pas pour ma part de me faire chrétien devant vous. Je partage avec vous la même horreur du mal. Mais je ne partage pas votre espoir et je continue à lutter contre cet univers où des enfants souffrent et meurent. [...]

De quel droit d'ailleurs un chrétien ou un marxiste m'accuserait-il par exemple de pessimisme ? Ce n'est pas moi qui ai inventé la misère de la créature, ni les terribles formules de la malédiction divine. Ce n'est pas moi qui ai crié de *Nemo bonus*, ni la damnation des enfants sans baptême. Ce n'est pas moi qui ai dit que l'homme était incapable de se sauver tout seul et que du fond de son abaissement il n'avait d'espérance que dans la grâce de Dieu. Quant au fameux optimisme marxiste ! Personne n'a poussé plus loin la méfiance à l'égard de l'homme et finalement les fatalités économiques de cet univers apparaissent plus terribles que les caprices divins.

Les chrétiens et les communistes me diront que leur optimisme est à plus longue portée, qu'il est supérieur à tout le reste et que Dieu ou l'histoire, selon les cas, sont les aboutissants satisfaisants de leur dialectique. J'ai le même raisonnement à faire. Si le christianisme est pessimiste quant à l'homme, il est optimiste quant à la destinée humaine. Eh bien ! je dirai que pessimiste quant à la destinée humaine, je suis optimiste quant à l'homme. Et non pas au nom d'un humanisme qui m'a toujours paru court, mais au nom d'une ignorance qui essaie de ne rien nier. [...]

C'est là, je crois, tout ce que j'avais à dire. Nous sommes devant le mal. Et pour moi il est vrai que je me sens un peu comme cet Augustin d'avant le christianisme qui disait: « Je cherchais d'où vient le mal et je n'en sortais pas. » Mais il est vrai aussi que je sais, avec quelques autres, ce qu'il faut faire, sinon pour diminuer le mal, du moins pour ne pas y ajouter. Nous ne pouvons pas empêcher peut-être que cette création soit celle où des enfants sont torturés. Mais nous pouvons diminuer le nombre des enfants torturés. Et si vous ne nous y aidez pas, qui donc dans le monde pourra nous y aider ?

*L'incroyant et les chrétiens, Actuelles I, Essais, op. cit., p. 371-374.*

## 8/ L'homme révolté

L'homme révolté se présente comme une histoire de la révolte et une réflexion sur le meurtre. En apparence, « si Dieu n'est pas, tout est permis ! » (Ivan Karamazov), y compris de tuer l'autre! Mais, de même que dans « Le Mythe de Sisyphe » le raisonnement faisait rejeter le suicide et maintenait la confrontation tragique entre l'intelligence et l'absence de sens de l'existence, de même, au cœur de l'expérience absurde, naissent la révolte et la reconnaissance de valeurs. La révolte n'est pas un mouvement égoïste, ne visant qu'une libération individuelle; elle est communion avec l'autre, aspiration à l'unité et soif de la justice. Dans l'extrait proposé, il est surtout question de ceux qui se sont rebellés: Prométhée, Caïn et ses fils, des héros de Dostoïevski, de Nietzsche aussi. Le christianisme y est perçu comme la tentative sublime d'adoucir le visage « féroce » de Dieu.

C'est au dieu personnel que la révolte peut demander personnellement des comptes. Dès qu'il règne, elle se dresse, dans sa résolution la plus farouche et prononce le « non » définitif. Avec Caïn, la première révolte coïncide avec le premier crime. L'histoire de la révolte, telle que nous la vivons aujourd'hui, est bien plus celle des enfants de Caïn que des disciples de Prométhée. En ce sens, c'est le Dieu de l'Ancien Testament, surtout, qui mobilisera l'énergie révoltée. Inversement, il faut se soumettre au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob quand on a achevé, comme Pascal, la carrière de l'intelligence révoltée. L'âme qui doute le plus aspire au plus grand jansénisme.

De ce point de vue, le Nouveau Testament peut être considéré comme une tentative de répondre, par avance, à tous les Caïn du monde, en adoucissant la figure de Dieu, et en suscitant un intercesseur entre lui et l'homme.

Le Christ est venu résoudre deux problèmes principaux, le mal et la mort, qui sont précisément les problèmes des révoltés. Sa solution a consisté d'abord à les prendre en charge. Le dieu homme souffre aussi, avec patience. Le mal ni la mort ne lui sont plus absolument imputables, puisqu'il est déchiré et meurt. La nuit du Golgotha n'a autant d'importance dans l'histoire des hommes que parce que dans ces ténèbres la divinité, abandonnant ostensiblement ses privilèges traditionnels, a vécu jusqu'au bout, désespoir inclus, l'angoisse de la mort. On s'explique ainsi le *Lama sabactani* et le doute affreux du Christ à l'agonie. L'agonie serait légère si elle était soutenue par l'espoir éternel. Pour que le dieu soit un homme, il faut qu'il désespère [...]

Dans la mesure où la race de Caïn a triomphé de plus en plus, au long des siècles, il est possible de dire ainsi que le dieu de l'Ancien Testament a connu une fortune inespérée. Les blasphémateurs, paradoxalement, font revivre le dieu jaloux que le christianisme voulait chasser de la scène de l'histoire. L'une de leurs audaces profondes a été justement d'annexer le Christ lui-même à leur camp, en arrêtant son histoire au sommet de la croix et au cri amer qui précéda son agonie. Ainsi se trouvait maintenue la figure implacable d'un dieu de haine, mieux accordé à la création telle que les révoltés la concevaient. Jusqu'à Dostoïevski et Nietzsche, la révolte ne s'adresse qu'à une divinité cruelle et capricieuse, celle qui préfère, sans motif convaincant, le sacrifice d'Abel à celui de Caïn et qui, par là, provoque le premier meurtre. Dostoïevski, en imagination, et Nietzsche, en fait, étendront démesurément le champ de la pensée révoltée et demanderont des comptes au dieu d'amour lui-même.

Tant que l'Occident a été chrétien, les évangiles ont été le truchement entre le ciel et la terre. A chaque cri solitaire de révolte, l'image de la plus grande douleur était présentée. Puisque le Christ avait souffert ceci, et volontairement, aucune souffrance n'était plus injuste, chaque douleur était nécessaire. En un certain sens, l'amère intuition du christianisme et son pessimisme légitime quant au cœur humain, c'est que l'injustice généralisée est aussi satisfaisante pour l'homme que la justice totale. Seul le sacrifice d'un dieu innocent pouvait justifier la longue et universelle torture de l'innocence. Seule la souffrance de Dieu, et la plus misérable, pouvait alléger l'agonie des hommes. Si tout, sans exception, du ciel à la terre, est livré à la douleur, un étrange bonheur est alors possible [...]

Mais à partir du moment où le christianisme, au sortir de sa période triomphante, s'est trouvé soumis à la critique de la raison, dans la mesure exacte où la divinité du Christ a été niée, la douleur

est redevenue le lot des hommes. Jésus frustré n'est qu'un innocent de plus, que les représentants du Dieu d'Abraham ont supplicié spectaculairement. L'abîme qui sépare le maître des esclaves s'ouvre de nouveau et la révolte crie toujours devant la face murée d'un Dieu jaloux. Les penseurs et les artistes libertins ont préparé ce nouveau divorce en attaquant, avec les précautions d'usage, la morale et la divinité du Christ. L'univers de Callot figure assez bien ce monde de gueux hallucinants dont le ricanement, d'abord sous cape, finira par s'élever jusqu'au ciel avec le Don Juan de Molière. Pendant les deux siècles qui préparent les bouleversements, à la fois révolutionnaires et sacrilèges, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout l'effort de la pensée libertine sera de faire du Christ un innocent, ou un niais, pour l'annexer au monde des hommes, dans ce qu'ils ont de noble ou de dérisoire. Ainsi se trouvera déblayé le terrain pour la grande offensive contre un ciel ennemi.

*L'Homme révolté*, in *Essais*, op. cit., pp. 443-446.

## 9/ Je suis juge-pénitent

*Comme pour se déprendre de la culpabilité qui l'étreint et retrouver l'innocence perdue - le héros n'a pas secouru une jeune fille qui s'était jetée un soir dans la Seine - Jean-Baptiste Clamence s'est installé au Mexico-City, un bar louche d'Amsterdam où il exerce la fonction de « juge-pénitent ». Avec ironie et cynisme, il se raconte; nouveau Jean-Baptiste prêchant dans la grisaille des canaux qui font songer aux cercles de l'Enfer chez Dante, il dénonce les parvenus de l'intelligence, les pharisaïsmes humanistes, les idéologies meurtrières, la bonne conscience dans l'adultère et la mondanité, en un mot, le mensonge des hommes... Mauriac a voulu voir, dans ce surprenant monologue, « un ralliement au catholicisme... non pas malgré mais à cause du péché ».*

*Mais Clamence n'est pas Camus, même si parfois il lui ressemble; il est tout le monde et personne, un « petit prophète » qui nous juge en se jugeant.*

Tenez, savez-vous pourquoi on l'a crucifié, l'autre, celui auquel vous pensez en ce moment, peut-être ? Bon, il y avait des quantités de raisons à cela. Il y a toujours des raisons au meurtre d'un homme. Il est, au contraire, impossible de justifier qu'il vive. C'est pourquoi le crime trouve toujours des avocats et l'innocence parfois, seulement. Mais, à côté des raisons qu'on nous a très bien expliquées pendant deux mille ans, il y en avait une grande à cette affreuse agonie, et je ne sais pourquoi on la cache si soigneusement. La vraie raison est qu'il savait, lui, qu'il n'était pas tout à fait innocent. S'il ne portait pas le poids de la faute dont on l'accusait, il en avait commis d'autres, quand même il ignorait lesquelles. Les ignorait-il, d'ailleurs ? Il était à la source, après tout, il avait dû entendre parler d'un certain massacre des innocents. Les enfants de la Judée massacrés pendant que des parents l'emmenaient en lieu sûr, pourquoi étaient-ils morts, sinon à cause de lui ? Il ne l'avait pas voulu, bien sûr. Ces soldats sanglants, ces enfants coupés en deux, lui faisaient horreur. Mais, tel qu'il était, je suis sûr qu'il ne pouvait les oublier. Et cette tristesse qu'on devine dans tous ses actes, n'était-ce pas la mélancolie inguérissable de celui qui entendait au long des nuits la voix de Rachel, gémissant sur ses petits et refusant toute consolation ? La plainte s'élevait dans la nuit, Rachel appelait ses enfants tués pour lui, et il était vivant !

Sachant ce qu'il savait, connaissant tout de l'homme - ah ! qui aurait cru que le crime n'est pas tant de faire mourir que de ne pas mourir soi-même ! - confronté jour et nuit à son crime innocent, il devenait trop difficile pour lui de se maintenir et de continuer. Il valait mieux en finir, ne pas se défendre, mourir, pour ne plus être seul à vivre et pour aller ailleurs, là ou, peut-être, il serait soutenu. Il n'a pas été soutenu, il s'en est plaint et, pour tout achever, on l'a censuré. Oui, c'est le troisième évangéliste, je crois, qui a commencé de supprimer sa plainte. « Pourquoi m'as-tu abandonné ? », c'était un cri séditieux, n'est-ce pas ? Alors, les ciseaux ! Notez d'ailleurs que si Luc n'avait rien supprimé, on aurait à peine remarqué la chose; elle n'aurait pas pris tant de place, en tout cas. Ainsi, le censeur crie ce qu'il proscriit. L'ordre du monde aussi est ambigu.

Il n'empêche que le censuré, lui, n'a pu continuer. Et je sais, cher, ce dont je parle. Il fut un temps où j'ignorais, à chaque minute, comment je pourrais atteindre la suivante. Oui, on peut faire la guerre en ce monde, singer l'amour, torturer son semblable, parader dans les journaux, ou simplement dire



du mal de son voisin en tricotant. Mais, dans certains cas, continuer, seulement, continuer, voilà ce qui est surhumain. Et lui n'était pas surhumain, vous pouvez m'en croire. Il a crié son agonie et c'est pourquoi je l'aime, mon ami, qui est mort sans savoir.

Le malheur est qu'il nous a laissés seuls, pour continuer, quoi qu'il arrive, même lorsque nous nichons dans le malconfort, sachant à notre tour ce qu'il savait, mais incapables de faire ce qu'il a fait et de mourir comme lui. On a bien essayé, naturellement, de s'aider un peu de sa mort. Après tout, c'était un coup de génie de nous dire: « Vous n'êtes pas reluisants, bon, c'est un fait. Eh bien! on ne va pas faire le détail ! On va liquider ça d'un coup, sur la croix ! » Mais trop de gens grimpent maintenant sur la croix seulement pour qu'on les voie de plus loin, même s'il faut pour cela piétiner un peu celui qui s'y trouve depuis si longtemps. Trop de gens ont décidé de se passer de la générosité pour pratiquer la charité. O l'injustice, l'injustice qu'on lui a faite et qui me serre le cœur !

*La Chute*, in *Théâtre, Récits, Nouvelles*, op. cit., 1962, p. 1530-1532 ; 1974, p. 1532-1534.

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

- 1913: Naissance à Mondovi, près de Constantine; son père, français, est tué à la bataille de la Marne; sa mère espagnole, quasi illettrée, travaille durement à Alger pour élever ses deux garçons.
- 1915: Camus connaît la misère dans un quartier pauvre d'Alger; il est remarqué pour son intelligence par son instituteur Louis Germain.
- 1930: boursier au lycée d'Alger puis études de philosophie; Jean Grenier lui communique son culte du « doute » face aux traditions philosophiques et religieuses. Pour obtenir sa licence, il exerce divers métiers. La tuberculose le terrasse pendant son année d'agrégation et le contraindra sa vie durant à de longues périodes de repos.
- 1933: Premier mariage.
- 1934: Divorce. Il adhère au Parti Communiste, mais démissionne l'année suivante.
- 1937: Passionné de théâtre, Camus travaille avec la troupe de Radio-Alger avant de fonder *L'Équipe*. Il adapte et met en scène *Les Frères Karamazov*; il joue le personnage d'Ivan. Paraissent *L'envers et l'Endroit* (1937) et *Noces* (1938). Il collabore au journal *L'Alger Républicain*.
- 1939: Voyage dans des conditions rudimentaires, découvre l'Espagne, l'Italie, Vienne et Prague.
- 1940: Remariage. Expulsé d'Alger pour raisons politiques, il travaille à Paris à la rédaction de *Paris-Soir*. L'entrée des Allemands à Paris l'oblige à se replier sur Clermont-Ferrand, Lyon, puis Oran.
- 1942: Il regagne la métropole, publie *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe*. Il entre dans la Résistance.
- 1943: *Le Malentendu*, *Lettres à un Ami Allemand*.
- 1944: Polémiste, il devient le rédacteur en chef de *Combat*.
- 1945: Représentation de *Caligula*, pièce écrite en 1938.
- 1946: Voyage en Amérique, où il donne de nombreuses conférences.
- 1947: *La Peste*.
- 1951: *L'Homme Révolté*. Camus rompt avec Sartre et les intellectuels des *Temps Modernes*. Il retourne à la mise en scène en adaptant *La Dévotion à la Croix*, *Un cas intéressant*, *Requiem pour une nonne*.
- 1954: *L'été*. Débuts de la guerre d'Algérie qui le laisse désarmé. Il prêche dans *L'Express*, notamment, la trêve et la réconciliation, rédige même un statut politique de l'Algérie.
- 1956: *La Chute*.
- 1957: Prix Nobel de Littérature. Paraît *L'Exil et le Royaume*.
- 1960: Mort dans un accident d'automobile, Camus laisse de nombreux ouvrages inachevés, dont *Le Premier Homme* publié en 1994.